

NOUS AVONS LU

POUR VOUS...

André GIDE : Journal 1942-1949

QU'ELQUES étonnements — mais qualifiés — d'André Gide seraient bien nécessaires, sans doute pour éviter à l'écrit ce chef-d'œuvre dont il assure qu'il est encore capable. Bien sûr, il est notre plus grand écrivain, et de loin. Oui, mais il y a un mais.

Mais il arrive que Gide nous déçoive par rapport à toute chose. On peut se dire que s'il écrit dans le Journal l'histoire ou dans la Revue de la Table Ronde, c'est pour rendre une revanche, mais enfin Gide est écrivain qui se moquait de Proust parce qu'il écrivait dans le Journal. On peut se dire que ce n'est pas une affaire d'aimer les photographes et de fréquenter les milliardaires américains, mais qu'il nous aurait dit que Gide se faisait tant photographier et qu'il acceptait tant d'invitations mondaines ? Son œuvre est la pour protester contre. Il écrit vingt fois si réel et si vrai, si bon ne ne me dérangeait pas et si l'on ne craignait moins, je pourrais travailler. Qu'est-ce qui l'empêche véritablement de tenir les conditions de vie qu'il souhaite ? Allons, il se moque. De même, il a vu Sartre comme que Jean Amrouche le faisait « déconner » dans pourquoi s'il accepte de parler à la radio ? de ne laisser en effet si facilement. « L'écriture » de l'écrit, il est question de tenir en un volume « écrit » des publications.

Il est vrai qu'une telle non admise est toujours bonne à rendre mais pour par faire qui réalisaient tant nous de se respecter et qui a santé l'art classique et l'emploi de la Bible qu'il laisse à d'autres le soin de rendre de plus ou moins neuves intentions ce qu'il a écrit. Il y a beaucoup de Gide chez Malraux, Sartre, Montherlant, Camus qu'il ne semble pas pleurer et tourner encore la même tour du même moulin. Nous sommes sans doute ravis qu'il nous ait dit « il faut le dire à d'autres » que nous reconnaissons ses écrits mieux que lui-même, mais il se devrait de les connaître assez pour ne point reciter trois fois la même chose.

Assurément. Voilà des choses utiles à dire. Néanmoins nous avons acheté le Journal 42-49 (1) chez un libraire, ne pouvant atteindre, même un jour, notre exemplaire de presse. Et nous avons deviné le livre « toutes affaires cessantes » pour employer une expression familière de Gide. Et nous devons bien avouer que nous avons été « réfractés » comme au premier jour. Notre article évidemment ne sera pas pour aujourd'hui. Non point que certaines pages de ce Journal ne soient comme il le reconnaît lui-même (p. 118) « inutiles et médiocres », non point que beaucoup ajoutent quelque chose à notre connaissance de l'auteur. Mais il suffirait des pages que nous avons signalées lorsqu'elles paraissent en revue sous le titre d'Adagio (2) pour faire de ce livre un étonnant bouquin.

Il s'agit vraiment, dans Adagio, d'un traitement. Ainsi que dans les Feuilles d'Automne (pp. 272-281) qui représentent les thèmes du petit essai Dieu fils de l'Homme, « il dépend de nous. C'est par nous que Dieu s'obtient ».

Sur ce point, Gide demeure maintenant fixe : « Je crois au monde spirituel, et tout le reste ne m'est rien. Mais le monde spirituel, je crois qu'il n'a d'existence que par nous » (p. 312).

Pour le reste, il reste un être de dialogue. Il définit l'homme de libre esprit comme celui qui ne prétend pas garder seul la parole, accepte de s'instruire et, par là, reconnaît l'existence d'autrui. Gide écrit : « Seul

m'importe ce qui peut m'amener à modifier ma façon de voir et d'agir » (p. 275). Rien n'est plus rare en ce siècle d'orthodoxies où chacun vous presse de prendre un parti une fois pour toutes. Sinon vous êtes un lâche. Gide nous montre constamment que le courage est du côté de ceux qui essaient d'obéir à leur seule raison. Ce n'est pas cet esprit (ce mauvais esprit) qu'ils blâmaient en moi, fut celui qui sauva la France. Esprit d'insoumission, de révolte, ou même d'abord et simplement « esprit d'examen... De sorte que, comme par hasard, mes accusateurs d'hier ne trouveront tous et tout d'un coup du mauvais côté : Béraud, Massis, Luce, Mauriac, Maurice M. du G... sans exception que je sache... et il ne se pouvait autrement » (p. 241).

Le refus de l'autorité se trouve ainsi, à vrai dire, une autre constante de l'esprit gidien. Il voit dans tout enrôlement une déroute de l'esprit et la menace d'un « totalitarisme ». Il déclare : « Le monde ne sera sauvé, s'il peut l'être, que par des insoumis. Sans eux, c'en serait fait de notre civilisation, de notre culture, de ce que nous aimons et qui donne à notre présence sur terre une justification écrite. Ils sont, ces insoumis, le « sel de la terre » et les responsables de Dieu » (p. 253).

En ce sens le général de Gaulle fut en 1940 un insoumis. Dinant chez lui en juin 1943 (c'est un peu, sourions, la rencontre avec Napoléon consignée dans les Annales) Gide lui rappela ce mot, que Jellinek avait toutes les qualités de Nelson, sauf celle de savoir ne pas obéir : « Je lui demandai comment et quand à son avis, un officier pouvait et devait prendre sur lui de passer outre. Il répondit fort bien que ce ne pouvait être que lors de grands événements et lorsque le sentiment du devoir entraînait en opposition avec un ordre reçu » (p. 186).

Le sentiment du devoir est affaire toute personnelle et d'autre part chacun peut avoir des idées divergentes sur l'importance de tel ou tel événement ; le magnifique acte d'indiscipline, que Vichy appela trahison du général ne paraît pas un exemple type de la morale gidienne parce que de Gaulle possédait tout un système à priori.

Il importe au reste de remarquer que ce n'est pas sa tranquillité que Gide entend préserver et la liberté qu'il défend contre les mots d'ordre, c'est celle de l'esprit. Nous sommes tout au contraire devant une tradition de la vie dangereuse.

L'on parle toujours beaucoup d'engagement (des morceaux choisis de Gide paraîtront sous le titre Littérature engagée). C'est l'origine de bien des malentendus chez ceux qui « s'occupent » de littérature

Gide note quel était, comme écrivain, son mépris de l'actualité. De même pour Valéry, Proust, Suarès, Claudel ou Fargue. Il ajoute : « Toutefois, lorsque besoin était de témoigner, je n'avais nullement craint de m'engager, et Sartre le reconnaissait avec une bonne et parfaite. Mais les Souvenirs de Cour d'Assises, non dus que la campagne contre les Grandes Compagnies concessionnaires du Congo, ou que le Retour de l'U.R.S.S. n'ont presque aucun rapport avec la littérature » (p. 291).

Juger une œuvre selon son intérêt documentaire, sa utilité ou son efficacité immédiates c'est vouloir à fin de l'art. En musique, nous disait Gide, on préférerait donc n'importe quelle marche militaire à Debussy. En peinture, Detaille à Corot. Ce serait absolument ignorer ce qu'est la culture.

D'ailleurs il serait absurde de vouloir faire de l'homme seulement un « animal politique ».

Dans le Journal 42-49 on trouvera encore le texte complet des pages sur la délivrance de Tunis dont nous avions lu une partie dans les Chroniques interdites (3). Le climat de ces tragiques journées d'attente est rendu de façon remarquable. On s'amusera des rapports qu'entretenait Gide avec Victor, le fils des amis qui l'hébergeaient à Tunis. Gide trace le savoureux portrait d'un enfant terrible, jeune égoïste satisfait de soi. On s'amusera aussi de le voir si fort s'occuper de nourritures. C'est bien normal, nous direz-vous : l'auteur des Nourritures ! Mais c'est qu'il en était privé. Et bien entendu il parle de littérature. Nous aurions aimé discuter ses appréciations sévères — et d'ailleurs auxquelles nous souscrivons souvent — de Nerval (p. 25), de Giraudoux (p. 66), de Montherlant (p. 295).

Pour terminer, citons cette définition de la « vraie gloire » (p. 182) : « apporter réconfort et joie aux jeunes hommes de demain ».

Jacques BRENNER.

1) Gallimard; 2) Table Ronde; 3) Ed. de Minuit.